

Quentin MOURON, *Vesoul, le 7 janvier 2015*, Dole, Olivier Morattel éditeur, 2019, 112 p., 16,50 € [n° 14]



Voici un livre qui retient l'attention dès l'aperçu du titre : le 7 janvier 2015 est une date dont chacun se souvient puisque c'est le jour de l'attentat terroriste contre Charlie Hebdo, et cette date est associée à la ville de Vesoul, qui, certes, est la préfecture de la Haute-Saône et ne manque pas de charme – à condition qu'on prenne le temps de s'y arrêter pour l'apprécier – mais qui n'a pas de notoriété particulière à part celle, toute relative, qu'elle doit à la chanson de Jacques Brel. Qu'est-ce que Vesoul peut bien avoir à faire avec la tragédie de Charlie Hebdo ? Ajoutons la jaquette sur laquelle figure une photo montrant l'auteur tenant un livre en flammes – un brûlot –, la dédicace « À personne », un brin provocatrice, enfin l'épithète : une citation tirée de Theodor W. Adorno (*La Dialectique négative*) « La réconciliation serait la remémoration d'un

multiple désormais exempt d'hostilité. » Assurément, le livre de Quentin Mouron ne saurait être un roman à l'eau de rose.

Et, de fait, le « Prélude - Sur la route », qui ouvre le roman en une dizaine de pages, nous éclaire d'emblée sur le ton – caustique, ironique – et sur le thème – une satire du monde et de la société actuelle – du récit qui va suivre, en mettant en scène les deux principaux personnages. Soit un jeune cadre dynamique et bancaire, gestionnaire de fortune. En route pour Vesoul dans sa belle berline – une Audi, cela va de soi – il prend en auto-stop un jeune homme qui fuit la Suisse afin d'échapper à son service de Protection civile et aux multiples menaces administratives qui y sont liées.

Le premier se nomme Saint-Preux (un nom qui fait penser à un chevalier) ; le second, qui est le narrateur sans nom, va immédiatement être subjugué par Saint-Preux et le reconnaître comme son « Maître ». Cette relation fait naturellement penser à d'autres couples littéraires comme Jacques le Fataliste et son maître, ou à Don Quichotte et Sancho Pança. En effet, l'auteur, qui ne manque pas de références littéraires, semble vouloir appliquer dans ce roman l'esprit du roman picaresque (p. 15) en ce qu'il comporte de mobilité, de mouvement, d'aventures, mais le picaro moderne qu'il montre (Saint-Preux) n'a plus grand-chose à voir avec celui du XVI<sup>e</sup> siècle : « Le picaro a gagné quelque chose de précieux en cinq siècles : il est désormais respectable et envié. Autrefois en rupture avec le monde, il est aujourd'hui parfaitement à l'usage de celui-ci. Mieux : il est le monde lui-même (...) Le cadre picaresque, tel qu'on le fabrique dans nos banques, nos start-up, nos écoles d'art, est celui qui sait s'insinuer partout, épouser les contours de toutes les situations (...) Le picaro est cadre, homme d'affaire, plasticien, écrivain. Il n'a ni attache ni patrie ; il ne reconnaît aucune patrie, aucune religion. Il est planétaire. Il saute les méridiens. Il glisse autour du globe » (p. 19, 22, 33). Autrement dit, il est le stéréotype de l'homme « globalisé ».

C'est donc ce couple délibérément « improbable » qui embarque le lecteur dans une succession, une cascade de rencontres, de situations et d'aventures rocambolesques, voire ubuesques, à travers lesquelles l'auteur stigmatise et brocarde, avec une imagination débridée et une verve féroce, la société du spectacle, les modes et les aberrations du conformisme dans le monde d'aujourd'hui, en écho avec le langage politiquement correct ou simplement (archi-) convenu.

Les tribulations de nos deux compères, commencées avec la visite d'une chèvrerie écolo-bio, continuent à Vesoul où ont lieu divers festivals et manifestations auxquels ils assistent en spectateurs conquis ou même acteurs : un salon littéraire (Hivernale des poètes), des manifestations de rue (Laruekétanous), un festival des sexualités (Festival International du Foutre), un congrès entrepreneurial. Chacune de ces manifestations, au cours desquelles les conférenciers, les performeurs, les humoristes, les participants ou les visiteurs se déchaînent – pour ne pas dire « se lâchent » – constitue autant d'épisodes permettant à l'auteur de se livrer à



une caricature outrancière. Peu de monde, peu d'idées ou de modes échappent à son scalpel jubilatoire : les milieux littéraires et intellectuels, les humoristes, les partisans de la cause animale, le racisme et l'antiracisme, les féministes, les « petites personnes » (les nains), les startupeurs, les gameurs, les idéologies diverses et variées (anti-européens, factions d'extrême-gauche, jeunes fascistes, groupuscules royalistes, amis du Hezbollah...), les modes alimentaires (bio, vegan), les danses urbaines récentes (le *voguing*), etc.

Ainsi, au festival « l'Hivernale des poètes », à l'entrée duquel est tendue une banderole proclamant « La poésie rend libre » (qui rappelle cyniquement « Arbeit macht frei » à l'entrée des camps d'extermination), Saint-Preux et son compagnon sont amenés à traverser le « Tunnel des citations » qui consiste en une exposition, sur des panneaux, d'extraits de romans et de poèmes. Mais ceux-ci ont été « revisités » afin de ne choquer personne. Et l'auteur d'expliquer, sur trois pages désopilantes (p. 39-41), comment et pourquoi un extrait d'un poème de Reverdy, comportant le mot *jambon*, a été revu dans une version politiquement correcte afin de ne perturber ni les juifs, ni les musulmans, ni les végétariens : « Le rêve est un *houmous* à la crème de soja / Lourd / Qui pend au plafond. »

La suite du parcours dans les autres manifestations est du même tabac, où l'absurde et la vulgarité se côtoient, où la transgression devient banale, où la subversion, acclamée, devient un critère essentiel de qualité : performance d'une poétesse trash, pasteur philosophe prêt à toutes les expériences, un stand où l'on propose de lécher des moignons (p. 72 : « Libère ton acrotomorphisme » !)...

L'auteur s'en donne à cœur joie. Avec une truculence rabelaisienne, une langue inventive, percutante, un sens aigu de la formule et du second degré, il pousse la caricature à l'extrême, fustigeant le ridicule, l'hypocrisie, la complaisance ou encore la violence des uns et des autres, les idées toutes faites, les discours creux, les lieux communs.

Le livre s'achève sur l'attentat terroriste contre Charlie Hebdo, le seul moment où affleure une émotion sincère. Finie la comédie. Mais pour peu de temps : là aussi, Quentin Mouron souligne, de manière grinçante, l'inconséquence et l'hypocrisie des réactions, les sentiments plus ou moins avouables mis sous le tapis, l'illusion de la réconciliation (d'où l'épithète).

Le talent de Quentin Mouron réside aussi dans son art de pointer, dans le langage, ce qui est révélateur : les clichés, les expressions rebattues, les formules éculées, les platitudes, les euphémismes politiquement corrects, les mots et les anglo-américanismes à la mode, qu'il souligne par des signes diacritiques (italiques, guillemets...) : le *validisme*, les apéros *healthy*, le *stand-up lyrique*... ; « la littérature, c'est rassembleur », « tisser du lien », « ne rien lâcher », « elle dérange, c'est bien » (à propos de la poétesse trash), « cool et libérée » (à propos d'une auteure)...

Saint-Preux, en picaro moderne et consensuel, est champion en la matière, lui dont les commentaires ponctuent presque chaque scène, par exemple : « je ne suis pas pour, mais chacun fait ce qu'il veut », « c'était vraiment top ! Je me suis hyper-questionné »...

Il se peut que le lecteur se lasse de ce réquisitoire corrosif, de la dérision et l'exagération systématiques, et que l'abondance des scènes et leur démesure le saturent. Que la virulence de la critique l'agace : la satire perd de sa force quand elle ne fait que tourner sur elle-même. Qu'il se sente visé par la dénonciation du langage convenu. Qu'il pense, finalement, qu'il s'agit d'un exercice de style certes brillant, mais superficiel.

Mais l'auteur a-t-il eu d'autre ambition que d'écrire une farce ?, car au fond, ce livre a tout d'une farce.

Les lexicologues savent bien que les mots disent le monde. Avec *Vesoul*, le 7 janvier 2015, Quentin Mouron dit un monde à deux vitesses et les violences qui en découlent : le monde qui bouge, celui de la mondialisation ; et l'autre, celui de ceux qui restent sur la touche – comme à Vesoul où, dans une gargote bien locale, Saint-Preux est salué d'un « Merde à l'Europe ! » suivi d'un « Sus à l'Allemagne ! » retentissants...

Martine Coutier